



Haine de soi, haine de l'autre

Eva Brabant-Gerö

DANS **LE COQ-HÉRON** 2018/1 N° 232 , PAGES 9 À 16
ÉDITIONS **ÉRÈS**

ISSN 0335-7899

ISBN 9782749257976

DOI 10.3917/cohe.232.0009

Date de mise en ligne : 23/05/2018

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-le-coq-heron-2018-1-page-9?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour érès.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

La haine de soi



Eva Brabant

Haine de soi, haine de l'autre

Parcours historique

Dans son ouvrage intitulé *La haine de soi*, édité pour la première fois à Berlin en 1930¹, Theodor Lessing aborde le problème des conflits identitaires des intellectuels juifs résidant en Allemagne. L'auteur, qui fut assassiné par les nazis en 1934, estime qu'à la suite de leur émancipation à la fin du XVIII^e siècle, les Juifs fréquentèrent des écoles allemandes, adoptèrent Goethe et Schiller comme ancêtres culturels et rejetèrent leurs propres traditions. Ainsi qu'allait le noter Léon Poliakov :

« le Juif émancipé [...] tend désormais à porter sur lui-même le jugement de la société majoritaire chrétienne, à se voir tel que les autres le voient² ».

Lessing soulève la question du rapport conflictuel de l'individu à ses traditions et le trouble identitaire qui s'ensuit. Cette question n'a rien perdu de son actualité. Les Juifs qui s'efforçaient de s'intégrer à la société allemande avaient en effet abandonné leur mode de vie traditionnel. Cet abandon fut probablement progressif : tiraillés des décennies durant entre le passé et le présent, ils étaient en proie à un conflit identitaire. Ce conflit ne leur était pas spécifique : il est issu de cette situation d'immigré dont ils étaient tous marqués, même ceux qui habitaient en Allemagne depuis des siècles.

Exil et traditions

Ainsi qu'en témoignent des études sur la mentalité et le mode de vie de trois générations successives d'immigrés, les membres de la première, ayant pour objectif de s'intégrer au pays d'adoption, s'éloignent progressivement de leur mode de vie d'autrefois. Leur rapport au pays d'origine et à sa culture, oscillant entre nostalgie et rejet, reste ambigu leur vie durant. Leurs enfants,

1. T. Lessing, *La haine de soi. Le refus d'être juif*, Berg International 1991, Paris, Pocket, coll. « Agora », 2011.
2. L. Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme*, II, Paris, Calmann-Lévy, 1981, p. 132.

chargés de la mission de réussir l'intégration, rejettent la culture d'origine des parents. La troisième génération, en perte de repères au pays où les grands-parents étaient arrivés autrefois avec peu de bagages et beaucoup d'espoir, tente de ressusciter la culture des ancêtres afin d'y trouver remède à ses déceptions.

Nouvelles voies

L'abandon du mode de vie de leurs aïeux réglé par les rites et les coutumes avait plongé les intellectuels juifs du XIX^e siècle dans un état « d'inquiétante liberté », qui a incité trois penseurs juifs à élaborer des théories importantes, non seulement pour leur époque mais aussi pour la nôtre. Autour de la pensée de Karl Marx, Theodor (Tivadar) Herzl et Sigmund Freud se sont créés des mouvements, des associations qui ont ouvert des voies vers de nouveaux rapports à la judéité. Karl Marx³, qui fut converti au protestantisme à l'âge de 7 ans, voyait dans le judaïsme, à l'instar de toute religion, « l'opium du peuple. » Son appartenance à la judéité lui semblait incompatible avec ses idées et son engagement dans le mouvement ouvrier international. Son messianisme révolutionnaire allait attirer un grand nombre de Juifs en proie à un conflit identitaire. Theodor Herzl⁴, le fondateur du sionisme, prônait comme solution à l'antisémitisme le retour des Juifs au pays de leurs ancêtres. Notons que ses idées furent inspirées par l'affaire Dreyfus que Herzl, journaliste, avait suivie de près. Le mouvement sioniste allait apporter de nouveaux points de repères et un sentiment de cohésion à bon nombre de Juifs. Sigmund Freud⁵, le créateur de la psychanalyse, tout en adoptant une vision critique à l'égard du judaïsme⁶, tenait à souligner l'importance de son appartenance à la judéité dans l'élaboration de ses théories⁷. Celles-ci étaient devenues également un pôle d'attraction pour nombre d'intellectuels juifs qui se considéraient comme ses élèves. Cependant, en 1910, lors de la fondation de l'Association de psychanalyse internationale réunissant les premiers psychanalystes, Freud avait choisi de dissocier la psychanalyse de la judéité : l'adhésion de Jung, psychiatre protestant, à son mouvement, l'a réjoui au point de le proposer comme président.

L'histoire des différents groupes, qu'ils soient socialistes, sionistes ou psychanalystes, fut traversée de conflits aussi bien internes qu'externes. Ainsi, dans la plupart des cas, l'adhésion à l'un entraînait une attitude critique à l'égard des autres.

Soulignons enfin que Freud, dont les théories sont fondées sur la division de la personne et ses conflits intérieurs, appartenait à la deuxième génération d'immigrés.

L'émancipation et la suite

Alors qu'au XIX^e siècle, en Pologne et en Russie, des Juifs passaient leur existence dans la crainte des pogroms, dans les pays occidentaux ils étaient déjà émancipés. Cependant, depuis qu'aucune marque visible ne les distinguait, ils étaient devenus la cible de l'idéologie antisémite naissante. Ils étaient toujours considérés comme « autres », mais cette fois pour être originaires d'une race à part, et étiquetés tantôt comme capitalistes âpres au gain, tantôt comme prolétaires sans patrie, acharnés à détruire l'ordre.

3. Karl Marx (1818-1883), philosophe, économiste, sociologue, rédacteur (avec Friedrich Engels) du Manifeste communiste, fondateur de la Première Internationale.

4. Theodor Herzl (1860-1904), journaliste, écrivain, né à Budapest (Hongrie), créateur du mouvement sioniste, auteur de l'ouvrage *Judenstaat*, paru en 1896.

5. Sigmund Freud (1856-1939).

6. S. Freud, *L'avenir d'une illusion* (1927c), *OCF.P*, XVIII, Paris, Puf, 1994, p. 141 ; *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, (1939a), *OCF.P*, XX, Paris, Puf, 2010, p. 132.

7. S. Freud, « Message à l'occasion de l'inauguration de l'Université hébraïque » (1925c), *OCF.P*, XVII, Paris, Puf, 1992, p. 149 ; « Allocution aux membres de l'Association B'nai B'rith » (1941e), *OCF.P*, XVIII, Paris, Puf, 2015, p. 113.

L'antisémitisme avait incité un grand nombre de Juifs à adhérer aux partis se réclamant du marxisme ou à se joindre au mouvement sioniste. Mais, aussi étonnant que cela puisse paraître, à la même époque, certains d'entre eux avaient adopté les idées antisémites et coupaient tous leurs liens avec la judéité⁸. Ce rejet de soi, comme l'a montré Lessing, était issu de la haine de soi.

Cependant, on ne devrait pas oublier que l'oscillation entre l'attachement aux traditions et leur mise en cause n'est nullement spécifique au XIX^e siècle : ce conflit est un facteur permanent de l'histoire de l'être humain depuis la nuit des temps. Les traditions ont leur propre histoire, elle est marquée par la fidélité des uns et par la révolte des autres, par les changements de croyances provoquant des scissions. Les traditions des Juifs sont restées relativement stables pendant des siècles en raison de leur ségrégation, de leur exclusion de la société environnante. Une fois émancipés, les Juifs s'intégraient à la culture de leur pays d'adoption et devenaient sensibles aux influences extérieures.

Selon Georges Mikes, humoriste hongrois ayant émigré en Angleterre :

« Les Juifs sont comme tout le monde, mais le sont un peu plus⁹. »

Convaincue de la justesse de l'adage, j'estime que le conflit identitaire des Juifs allemands du XIX^e siècle n'a rien de spécifique. Ce conflit, faisant naître la haine de soi, devait habiter aussi bien des personnes appartenant aux diverses minorités que des esclaves ou des domestiques. De nos jours, on peut la déceler chez bon nombre de femmes qui s'approprient les idées affirmant leur infériorité, certaines allant jusqu'à pratiquer l'excision sur les petites filles. Ce sentiment, il y a peu, avait marqué bon nombre d'intellectuels occidentaux qui avaient admiré les régimes totalitaires, ainsi que des adolescents issus de la classe moyenne française qui adhèrent à l'islamisme fanatique.

L'identité et ses mythes

Lessing, qui aborde le problème de la haine de soi du point de vue collectif, l'associe au sentiment d'appartenance. Ce sentiment se construit petit à petit chez tout un chacun, à partir des souvenirs et partis pris personnels, des récits historiques et d'un grand nombre de mythes et de légendes. Le récit de la Genèse qui en fait partie évoque la perte du paradis de l'homme. Ce châtement fut la conséquence du péché d'avoir goûté le fruit de l'arbre de la connaissance. Ainsi, c'est l'acquisition de la connaissance qui avait entraîné la perte de l'union avec le monde environnant. Derrière ce mythe fondateur des trois religions monothéistes, apparaît le désir de l'identité, celui de s'unir à l'environnement. Ce désir sous-tend un grand nombre de fantasmes et de rêves de l'homme. Cependant, l'identité n'est en fin de compte qu'un sentiment tissé de fantasmes, fondé sur l'illusion : on croit l'avoir eue autrefois ou que d'autres, envieux, pourraient encore la posséder, que nos aïeux l'avaient mais l'ont perdue. L'immigré est persuadé que les habitants du pays, maîtrisant parfaitement leur langue et ancrés dans leur mode de vie et leurs coutumes, en sont pourvus, tandis que l'autochtone imagine que ce sont les immigrés qui la possèdent car ils l'ont apportée sur leur dos en arrivant et que, grâce à leur communauté sans faille, ils parviennent à la sauvegarder intacte.

Ceux qui effacent les limites entre le symbolique et le réel considèrent que la faute de sa perte revient aux « autres », coupables d'avoir privé leurs semblables de ce bonheur. Ce raisonnement, propre à la paranoïa individuelle

8. Notamment Karl Marx, qui avait écrit dans « La question juive », rédigée en 1843-1844 : « L'argent est le dieu jaloux d'Israël devant qui aucun autre dieu ne doit subsister » (cité dans L. Poliakov, *op. cit.*, p. 233).

9. G. Mikes : « Jews are like anybody else only more so. » La phrase est aussi attribuée à Henrich Heine et à Mark Twain.

ou sociale, est fondé sur l'existence d'un ennemi réel ou imaginaire. L'ennemi, censé posséder quelque chose dont on se sent privé, peut être incarné par le Juif, par le capitaliste ou, tout simplement, par n'importe qui pouvant figurer comme « l'autre ».

Certains parviennent à aborder ces sujets armés d'humour. Freud évoque ainsi l'effet bénéfique de cette voie :

« Le moi refuse de se laisser vexer, forcé à souffrir par les occasions provenant de la réalité, et il maintient obstinément que les traumatismes du monde extérieur ne peuvent l'approcher, et même il montre que pour lui ils ne sont que les facteurs occasionnant un gain de plaisir¹⁰. »

Pour celui qui adopte ce mode, l'autodérision prend le dessus sur la haine et la culpabilité, ce qui, malgré les apparences, permet au moi d'en sortir vainqueur.

La honte

Comme il a été évoqué, d'après le récit de la Genèse, le dédoublement qu'on appelle conscience de soi serait une des conséquences du « péché originel » : Adam et Ève devinrent conscients de leur nudité et éprouvèrent la honte. Les théories du psychanalyste hongrois Imre Hermann offrent des explications convaincantes sur l'origine de ce sentiment, intervenant aussi bien dans la vie collective qu'individuelle. Hermann établit un lien entre la honte et « l'instinct d'agrippement » frustré. Il considère que cet instinct, bien qu'inassouvi en raison de la perte de la pilosité, n'a pas disparu chez l'homme et continue à agir sur son psychisme, et l'impossibilité de le satisfaire fait naître une angoisse profonde qui serait à la source du sentiment de la honte. Hermann considère que la honte, en raison de son caractère inexpiable, irréparable, diffère essentiellement de la culpabilité et qu'elle donne lieu à l'inhibition, ainsi qu'au sentiment d'esseulement¹¹.

Les théories d'Hermann apportent également des éclaircissements sur le besoin d'appartenance aux groupes de l'être humain. Le groupe est porteur de protection contre la solitude, allège le sentiment de vulnérabilité. Par ailleurs, il est bien souvent traversé de conflits et de rivalités. Afin d'être accepté, l'individu est contraint à souscrire aux règles, à se soumettre à une autorité et à prendre partie. Pour prouver sa fidélité aux idées partagées par les autres membres du groupe, il doit tourner le dos à ses anciennes croyances. En somme, appartenance et trahison vont de pair.

Nicolas Abraham, poursuivant le fil de la pensée d'Hermann, considère que la perte de la pilosité avait entraîné l'impossibilité de s'agripper à la mère. Ainsi, ce désir fondamental de fusion de l'humain est contrarié dès le départ¹². Selon Hermann, l'instinct filial, à l'origine de ce désir, persiste, il agit aussi bien chez l'enfant que chez la mère. À ses yeux, l'attachement de la mère à son enfant n'a pas pour origine un « instinct maternel », mais le désir d'agrippement d'un être autrefois nourrisson.

Je est (aussi) un autre

Cette présentation succincte des théories d'Hermann apporte un éclairage sur la haine de soi en tant que phénomène collectif. Ainsi que le révèle

10. S. Freud, « L'humour » (1927d), *OCF. P.*, XVIII, *op. cit.*, p. 135.

11. I. Hermann, *Az ember ősi ösztönei* (Les instincts archaïques de l'homme), Budapest, Magvető Kiadó, 1984, *L'instinct filial*, trad. Georges Kassai, Paris, Denoël, 1972 ; E. Brabant, *Ferenczi et l'école hongroise de la psychanalyse*, Paris, L'Harmattan, 1993, p. 79 ; M. Fognini, « Archi-psychanalyse de la honte ou la honte selon Imre Hermann », *Le Coq-Héron*, n° 184, 2006, p. 158.

12. N. Abraham, *L'écorce et le noyau*, Paris, Aubier Flammarion, 1978, p. 351.

la clinique, ce sentiment peut produire un grand nombre de symptômes individuels. On pourra le déceler derrière de nombreuses pathologies, notamment, dans la mélancolie ou dans les conduites autodestructives tels le suicide ou les scarifications. Il est également présent dans l'anorexie, ou dans les addictions, chez les personnes dont le choix de partenaire s'avère régulièrement fatal et chez les traumatophiles¹³. Et la haine de soi peut provoquer des pathologies d'origine psychosomatique telles les maladies auto-immunes.

Le premier éclairage sur ces symptômes est apporté par le concept d'identification, que Freud a défini dans un grand nombre de ses travaux¹⁴.

L'identification est « une assimilation d'un moi à un moi étranger, par suite de laquelle le premier moi se conduit à certains égards comme l'autre, l'imitant en quelque sorte, l'accueillant en soi¹⁵ ».

Selon sa vision essentiellement intrapersonnelle, Freud attribue l'origine de la haine de soi à un conflit avec le père intériorisé. Ferenczi, partant d'un point de vue interpersonnel¹⁶, ouvre une autre perspective au problème. Dans sa dernière conférence controversée de son vivant mais désormais célèbre, il aborde le problème de l'enfant qui a subi un trauma d'ordre sexuel impliquant le couple parental. Le trauma entraîne les conséquences suivantes :

« Les enfants se sentent physiquement ou moralement sans défense, leur personnalité encore trop faible pour pouvoir protester, même en pensée, la force et l'autorité écrasante des adultes, les rendent muets, et peuvent même faire perdre conscience. Mais cette peur, quand elle atteint son point culminant, les oblige à se soumettre automatiquement à la volonté de l'agresseur, à deviner le moindre de ses désirs, à obéir en s'oubliant complètement, et en s'identifiant totalement à l'agresseur¹⁷. »

Cette réflexion sur le trauma permet de définir le concept de l'identification à l'agresseur, qui apporte un éclairage aussi bien au processus d'installation qu'au fonctionnement de la haine de soi dans les situations collectives et individuelles. Une version étendue des théories de Ferenczi, allant dans le sens de celle élaborée par Anna Freud¹⁸, pourrait apporter un éclairage sur les réactions de l'enfant, dont le trauma n'est pas forcément d'ordre sexuel. L'enfant, forcé à se soumettre aux règles énoncées par ses parents, représentants de la société, est chassé du paradis de l'insouciance. En grandissant, il doit apprendre à contrôler ses sphincters, renoncer à son agressivité, apprendre à prononcer « correctement » les mots, dire bonjour, au revoir et merci, même à ceux qui lui déplaisent, même aux moments où il n'en a pas envie. En somme, il doit adopter le comportement qui lui est imposé par les adultes.

Afin d'entrer dans le monde des « grands », l'enfant doit se résigner à la perte d'une part de lui-même, celle, spontanée, tantôt fusionnelle tantôt agressive, dont il est forcé de s'éloigner, qu'il se met même peu à peu à rejeter, à trouver, à l'instar des adultes de son entourage, risible, qu'il finit même par détester. Ce « moi » critiqué, rejeté, refoulé, ne serait-il pas le même que celui, « haïssable », de Pascal ? Cette vision sur le rapport entre l'enfant et les adultes donne à penser que le « faux self » de Winnicott, plutôt que figure d'exception, serait la règle¹⁹.

Quant aux adultes qui s'appliquent à modifier la conduite de l'enfant, ils transmettent, comme l'a montré Ferenczi, un enseignement chargé de leurs propres conflits : l'enfant d'autrefois qui les habite toujours, porte encore ses traumas, garde des comptes à régler avec ses parents et ses éducateurs. Ainsi

13. Désigne des personnes « victimes » d'accidents fréquents qui semblent avoir été déclenchés par elles-mêmes.

14. S. Freud, *Totem et tabou* (1912-1913), *OCF.P*, XI, Paris, Puf, 2009, p. 89-385 ; *Deuil et mélancolie* (1917e), *OCF.P*, XIII, Paris, Puf, 2005, p. 161 ; « La disparition du complexe d'Édipe » (1924d), *OCF.P*, XVII, Paris, Puf, 1992, p. 25.

15. S. Freud, « La décomposition de la personnalité psychique », dans *Nouvelles suites de leçons d'introduction à la psychanalyse* (1933a, p. 146), *OCF.P*, XIX, Paris, Puf, 2004, p. 83-268.

16. S. Ferenczi, « Transfert et introjection » ; « L'adaptation de la famille à l'enfant » (1928) ; « L'enfant mal accueilli et sa pulsion de mort » (1929) ; « Analyse d'enfant avec les adultes » (1931) ; « Confusion de langue entre les adultes et l'enfant » (1933), dans *Psychanalyse IV*, Paris, Payot, 1982.

17. S. Ferenczi, « Confusion de langue entre les adultes et l'enfant », *op. cit.*, p. 130.

18. A. Freud, *Le Moi et les mécanismes de défense*, Paris, Puf, coll. « Bibliothèque de la psychanalyse », 2001, p. 101.

19. D. W. Winnicott, « Distorsion du Moi en fonction du vrai et du faux self », dans *Processus de maturation de l'enfant. Développement affectif et environnement*, Paris, Payot, 1970, p. 131.

sa manière de transmettre est inséparable de sa propre révolte et de sa culpabilité. Et, comme cela a été évoqué par Nicolas Abraham et Maria Török²⁰, les traumas enfouis des générations précédentes laissent leur marque indélébile chez les descendants.

L'un et l'autre

Cette version étendue de la théorie ferenczienne du trauma laisserait penser que la haine de soi provient de l'exclusion, et son développement est marqué par les aléas de l'éducation. Quant à son point de départ, en souscrivant personnellement aux théories de Ferenczi, Balint et Rank, je le chercherai dans la relation duelle.

Lorsque Ferenczi, en 1913, décrit la modification progressive du sentiment de toute-puissance de l'enfant²¹, il se réfère à peine à la conduite de l'entourage. En 1928, quand il évoque l'effet dévastateur du « mauvais accueil » de certains parents²², on voit qu'il a déjà adopté une vision interpersonnelle. Les conséquences du « mauvais accueil », maintes fois attestées par la clinique, sont indéniables. Cependant, ni l'article de Ferenczi ni l'expérience clinique ne permettraient d'affirmer pour autant l'existence d'un véritable « bon accueil ». Le « défaut fondamental » au centre des théories de Michaël Balint, analysant et disciple de Ferenczi, est bel et bien présent chez tout un chacun. Selon Balint :

« [Son] origine [...] peut être ramenée à l'existence d'une disproportion considérable entre les besoins psycho-physiologiques d'un sujet au cours de phases précoces de son développements et les soins, l'attention et l'affection dont il a disposé à cette même époque, tant sur le plan matériel qu'affectif²³. »

À cause de cette « disproportion considérable, » il n'y a aucun accueil qui serait entièrement bon, aucun qui serait apte à combler le désir de toute-puissance de l'infans. La relation primaire est inévitablement marquée de ce « défaut fondamental » qu'évoque Balint. La mère des premiers temps représente à la fois la bonté incarnée et la vilaine sorcière des contes de fées, car elle personnifie la blessure initiale, le « traumatisme de la naissance²⁴ ». C'est seulement quand le père se met à jouer son rôle séparateur que la Reine de la Nuit cède la place à la maman, une personne « douce et gentille ». Le rôle du père, ce rival et allié, est déterminant dans l'histoire de la séparation progressive avec la mère. Car cette séparation marquera l'essor du développement de l'enfant.

Alors que la séparation progressive est garante du développement, la séparation brusque produit un trauma car elle rouvre la blessure initiale. Ferenczi, tout en fondant sa réflexion sur le trauma infligé par le père, n'a pas manqué d'évoquer celui qui provient de la mère. Confronté au retrait progressif de cette dernière, l'enfant, dans un premier temps, réagit par la colère, puis il fait sa déclaration d'indépendance, décrétant : « Je veux le faire tout seul. » Lorsque le retrait de la mère est abrupt, l'enfant, se sentant abandonné, est en proie à un trauma qui provoque chez lui la culpabilité et le désespoir. Ces sentiments peuvent céder la place à la haine à l'égard des parents, en particulier, lorsque ceux-ci justifient l'abandon par des arguments éducatifs. Quant aux ressentis des enfants adoptés, ils sont sous l'effet à la fois de leur propre histoire et de l'image fantasmée de leurs parents d'origine.

Le trauma infligé par la mère est insurmontable : chez les enfants dont la mère est emportée par une maladie, une agression ou par le suicide, ou encore,

20. N. Abraham, « La crypte au sein du moi. Nouvelles perspectives métapsychologiques », dans *L'écorce et le noyau*, op. cit., p. 229.

21. S. Ferenczi, « Le développement du sens de réalité et ses stades », dans *Psychanalyse II*, Paris, Payot, 1970, p. 51.

22. S. Ferenczi, « L'enfant mal accueilli et sa pulsion de mort », op. cit. : cf. aussi *Le Coq-Héron*, n° 224, 2016.

23. M. Balint, *Le défaut fondamental. Aspects thérapeutiques de la régression*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1991.

24. O. Rank, *Le traumatisme de la naissance* (1924) Paris, Payot, 2002.

comme l'a montré André Green²⁵, chez ceux qui tombent dans l'abîme de la dépression maternelle, la haine ne pourra jamais devenir consciente. Alors la haine de l'autre, indissociable de la culpabilité, devient haine de soi déguisée en dépression. La source de la souffrance de « l'enfant mal accueilli » se trouve dans le mauvais accueil du trauma assuré par l'entourage. Ce mauvais accueil a certainement joué un rôle déterminant dans un grand nombre des suicides de rescapés des camps de concentration.

Pour conclure

Une petite histoire qui m'a inspirée ces quelques réflexions me permettra de conclure. Son personnage principal est un petit garçon qui, à propos d'un événement survenu autrefois, dit un jour à sa mère : « Ça, c'était avec l'autre maman. » Sa mère lui répondit alors : « Mais qu'est-ce que tu racontes ? C'était toujours moi, ta maman. » « Non, dit l'enfant, avant, quand j'étais petit, j'avais une autre maman. » Or, il se trouve que la maman en question, sous l'effet d'admonestations et de conseils de son entourage, a modifié quelque peu ses attitudes, devenant plus stricte, moins tolérante qu'auparavant. Désormais moins copine, elle endosse davantage le rôle de l'adulte, parvient à dire non, à mettre des limites. L'allusion à « l'autre maman » indique, certes, l'ambivalence de l'enfant.

Il me semble cependant que cette anecdote permet d'illustrer encore davantage le changement, à la fois réel et imaginaire, survenu chez chacun des personnages. Le changement au sein de la personne induit, tel le serpent qui se mord la queue, le changement de la relation entre les personnes, lequel, à son tour, provoque le changement des personnes, et ainsi de suite. La mère est devenue « une autre maman », et l'enfant est devenu celui qui est capable de la voir comme autre. Avec cette phrase il semble dire : tu es devenue une autre, mais cet autre que tu es devenue m'a permis de savoir que je suis moi et pas toi.

Peut-on fixer le point de départ de cette ambivalence ? Un regard sur le plan collectif révèle que l'histoire de l'ambivalence ressemble à celle de la poule et de l'œuf. Pris dans les conflits, groupes et nations sont fermement persuadés d'avoir engagé la guerre pour la bonne cause, d'être dans leur bon droit, de n'agir que pour se venger de l'autre, acteur de la première offense. L'enfant de cette histoire en veut à sa mère d'avoir changé. Mais avec l'invention de cette « autre maman », version idéalisée et « contifiée » de sa mère, il met en mots sa colère. Par ce moyen créatif, tout en exprimant son agressivité, il parvient à la rendre inoffensive. Du coup, il n'a plus de raison de se sentir coupable. Les personnes en proie à la haine de soi ne parviennent pas à se décharger de leur agressivité en la dirigeant sur l'autre, et s'identifient non seulement à l'agressivité de l'autre mais aussi à sa culpabilité. En fin de compte, la haine de soi est issue du conflit insoluble entre le désir de se réunir à la mère et celui de s'en séparer.

Tout en se référant à la théorie du traumatisme de la naissance de Rank, le psychanalyste David Muhlmann s'en démarque, pour souligner la nécessité « d'assumer la fatalité du destin de la pulsion confrontée à la perte irrémédiable et irréparable de l'intériorité maternelle²⁶ ». Cette perte, comment la surmonter ? Bien que, dans nos rêves, aussi bien personnels que collectifs, l'identité, tout comme l'amour parfait, semble à notre portée, au réveil nous

25. A. Green, « La mère morte », dans *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Éditions de Minuit, 1983, p. 222.

26. D. Muhlmann, *Retour à l'origine. Le désir de régression intra-utérine*, Paris, Desclée de Brouwer, 2017, p. 443.

sommes forcés de reconnaître qu'elle n'est jamais donnée au départ mais, au contraire, acquise de haute lutte, au prix de nos questionnements et de nos tourments. Hormis ses promesses, elle n'a rien de stable, rien de définitif. L'être humain, qu'il se protège derrière le mur de ses traditions ou s'aventure sur le terrain glissant de ses idéologies, est condamné à vivre avec ses vérités partiales et partielles. Illusion ? Réalité ? L'union, la vérité absolue, nos sentiments, nos mythes et nos croyances tentent de nous persuader de les avoir possédées autrefois, et que leur perte est due à une faute, à un péché qu'on peut attribuer soit à un autre, soit à cette partie de nous-mêmes qui a voulu exister comme autre, celle qui a refusé de se conformer aux règles établies. Partant de la haine de l'autre en soi, on finit par aboutir à la haine de soi.

À l'instar de l'enfant qui s'identifie à la culpabilité de son agresseur²⁷, toute personne qui, afin de s'intégrer à un groupe, adhère aux jugements des autres à son égard, est en proie à la haine de soi et court le risque de s'abandonner au plaisir d'autodestruction²⁸. Comme l'a montré Lessing, la haine de soi est intimement liée à la honte de soi. Ce sentiment autodestructeur peut pousser à la course désespérée vers les plaisirs, faire adhérer aux crédos du fanatisme, induire la soumission aveugle au pouvoir. Ces conduites semblent apporter un soulagement, sans pour autant apporter de remède. Le sentiment d'appartenance apaise l'angoisse, calme la douleur d'être soi, certes. Mais celui qui la pratique sans modération finit par se regarder avec les yeux des autres et court le risque d'y laisser sa peau.

Les groupes, tout comme l'illusion d'identité dont ils sont porteurs, s'avèrent souvent peu stables et soumis aux aléas de l'histoire. La seule permanence dans l'existence des êtres séparés, divisés, que nous sommes, est la recherche, souvent désespérée, des points d'agrippement.

Résumé

Partant de l'ouvrage de Theodor Lessing sur la haine de soi des Juifs allemands du XIX^e et début du XX^e siècle, l'auteur propose une réflexion, fondée sur les théories de Freud, Ferenczi, Hermann, Balint et Rank, sur l'origine de ce sentiment, marquant collectivement et individuellement.

Mots-clés

Haine de soi, judéité, marxisme, sionisme, psychanalyse, sentiment d'identité, identification, identification à l'agresseur, honte, unité duelle, défaut fondamental.

27. S. Ferenczi, « Confusion de langue entre les adultes et l'enfant », *op. cit.*

28. S. Ferenczi, « Réflexions sur le "plaisir de passivité" », *Notes et fragments, dans Psychanalyse IV, op. cit.*, p. 275.

